Document generated on 06/06/2025 3:50 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme la mer

Diane-Monique Daviau

Number 47, Fall 1996

L'absence

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4178ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daviau, D.-M. (1996). Comme la mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 35–39.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Comme la mer

Diane-Monique Daviau

Tous les matins, désormais, je pars pour le pays étale. Comme une mer avalée par l'horizon.

□

Je ne comprends pas du tout qu'on dise : « Avec le temps, on s'habitue. Le temps arrange les choses. »

Le temps empire les choses.

Je ne comprends vraiment pas qu'ils disent : « Peu à peu, on s'habitue à l'absence. » Comment s'habituerait-on à ce qui n'existe pas encore ? Car au début, il n'y a *pas* d'absence. Un arrachement, peut-être, un déchirement, bien sûr. Mais cela n'a rien à voir avec l'absence, rien du tout.

Au contraire.

Au contraire, il s'agit au début d'une intense, d'une terrible présence, sans limites, sans fond, un abîme de présence dans lequel on tombe et tombe et tombe pendant des semaines et des mois et, parfois, des années.

Qui dit, après s'être fait arracher une dent : « Ma dent me manque » ou « Désormais, il faudra vivre sans cette dent » ? Celui à qui on vient d'enlever cette part de soi pleure qu'il a mal, a la bouche pleine de ce mal, pleine de ce cratère géant, pleine de toutes ces montagnes que forme autour du trou béant toute la chair ouverte, déchirée, remuée, bourrelée, douloureuse, la bouche pleine de petits caillots et de filets de sang, pleine de cette langue qui ne peut s'empêcher de tâter la blessure, d'en faire le tour et, de temps à autre, de fouiller le lieu de l'héca-

tombe, comme pour mesurer l'ampleur du désastre. Et puis, il faut décider quoi manger et il faut essayer de manger avec, dans la bouche, toute cette chair blessée et cette douleur, et puis il faut dormir avec tout ça, le cratère, les filets de sang, le petit élancement dans l'oreille, la faim qui tenaille un peu parce qu'il n'est pas si facile de manger avec tout ça dans la bouche.

Des semaines et des mois plus tard, il n'y aura plus rien : les chairs se seront refermées. Seulement, il manquera une dent. Et c'est tout ce qu'il constatera, l'édenté, lorsqu'il passera la langue là où il y avait autrefois une dent, il ne sentira plus ni montagnes, ni cratère, il sentira — alors seulement — qu'une dent lui *manque*.

Au début, il y a le choc fabuleux. Lettres majuscules partout. Les heures pleines de gémissements, d'effarement, d'incrédulité, de déni, de refus. Les jours faits de cercueils, de condoléances, de funérailles, de cortèges et de mise en terre. De déchirements. Des heures comme les maillons d'une chaîne qui n'en finit plus.

Au début, il y a les jours et les semaines consacrés au pillage obligé : l'inventaire, le tri, le dispersement de tout ce qui, hier, lui appartenait, vêtements imprégnés de son odeur encore, objets d'une vie, bibelots de trois sous et souvenirs qui n'ont pas de prix et sont sans valeur pour tout le reste de l'humanité : dent de lait, premier bonhomme gribouillé sur une page de calendrier, premier bulletin scolaire, médaille d'honneur, mèche de cheveux, petit ruban bleu, jonc en osier, carnet d'autographes, photos, colombes en sucre jaunies et ébréchées, images saintes et missel, bracelet d'hôpital, empreintes d'un petit pied, dent de lait, gribouillages, mèche de cheveux, premier bulletin scolaire, chapelet de communiante, petit poème, médaille d'honneur, photos, cartes de vœux, fleurs séchées, au début, il y a une présence plus grande que jamais, plus grande que nature, omni, méga, au début, celle qui est partie est partout, elle prend toute la place, on la voit partout et toutes lui ressemblent, on la cher-

che partout et on ne la trouve nulle part et notre vie en est remplie à ras bord.

Toutes les lettres à relire, tous les albums photos à feuilleter, les mèches de cheveux à humer, les gribouillages à caresser du bout des doigts, tout cela remplit les nuits et les mois, la parenté qui prend des nouvelles, le rapport d'autopsie qu'on trouve un matin dans la boîte à lettres, les cartes de remerciement et la déclaration de revenus pour l'année écoulée, tout monopolise, mobilise, s'éternise. Le temps est bel et bien suspendu et ne renvoie qu'à cela, la mort de cette femme, et tant qu'il est possible de dire « ma mère est morte hier », « ma mère est morte la semaine dernière », « j'ai perdu ma mère le mois dernier », « ma mère est morte l'an passé »... on ne se sent pas encore complètement (atrocement) seul : on est encore ensemble dans cette journée, cette semaine, ce mois, cette année, unis dans la proximité de l'événement : entre hier et aujourd'hui, rien d'autre que cette mort, entre la semaine dernière et aujourd'hui, rien d'autre que cette mort, entre le mois qui s'achève et celui qui commence, rien d'autre. Rien d'autre que le cratère et les montagnes, le trou béant et les chairs remuées, le cercueil, les vêtements, la montagne de vêtements, les souvenirs, tous les souvenirs, la vie de l'autre qui envahit la nôtre.

Cela dure longtemps.

Des années, parfois.

Et puis, la colère, au milieu de tout cela. Et puis, les comptes, parfois. Et puis, la peine à nouveau. Le pardon. Et puis, la peine, toujours, tenace.

Et puis, un jour, vient le temps de rien de plus.

Tout a été pleuré, tout a été dit, crié, supplié, déliré, refusé, pardonné, rêvé et l'on ne peut désormais que se répéter à l'infini.

Un jour arrive où plus personne ne prend de nouvelles, où d'autres mères sont mortes, où l'effarement des autres dévalue le

nôtre, où la peine n'est plus prise en compte parce qu'on ne peut pas tenir compte de la peine de tout le monde, où l'événement n'est plus d'actualité depuis longtemps déjà, un jour arrive où mille fois plus fort encore il faut se faire violence et la laisser, pour de bon, partir.

Les rêves se vident lentement.

Les photos se voilent.

De plus en plus rares sont ceux qui nous font le cadeau de lui ressembler un peu.

Les souvenirs ont quelque chose d'irréel.

On dirait qu'à nouveau tout un pan des choses se disloque, se dissout, s'estompe.

De temps à autre, au détour d'un souvenir, le doute, même, surgit. Ses yeux, le timbre de sa voix… On a peut-être rêvé, pourquoi pas, peut-être tout cela n'a-t-il jamais existé, cette mère-là avec ce visage qu'on voit sur les photos, cette mère qui parlait… comment, déjà ? On s'en souvient déjà si peu. Si mal.

Tout s'évanouit, tout passe, se disperse, s'effiloche, disparaît.

Pendant longtemps, tout se défait, s'embrouille, se dilue.

Et puis, un jour arrive où c'est le vide. On s'ennuie d'elle. On s'ennuie d'elle jour après jour. Cela fait si longtemps qu'elle est partie… Elle pourrait revenir, maintenant, ce serait raisonnable, rentrer de voyage enfin, rester une heure ou deux
une petite heure
quelques minutes
le temps d'un baiser, le temps de la serrer contre soi, cinq minutes, deux minutes, juste le temps de plonger son regard dans le sien et de lui dire

Ma mère me manque.

J'ai tenté de dessiner le paysage et les maisons que je vois dans mes rêves, mais je n'y parviens pas. Je sais que tout repose

solidement dans le silence et la pénombre, mais comment donner forme à ce qu'on ne voit pas, le silence et toutes ces choses semblables et rares ? Les maisons reposent, volets clos, comme des dormeuses irréveillables, les arbres plongent leurs racines dans la terre humide et profonde et *il n'y a rien de plus, désormais*, voilà : ma mère est passée dans ce lieu d'un bleu d'encre, calme, austère, froid, où tout est profond, ancré, elle a disparu sans laisser de traces, elle est morte maintenant depuis tant de temps qu'elle ne reviendra plus, et même mes rêves me le disent : *il n'y a rien de plus, désormais*, il ne faut que le croire. Tout est étale, tout est égal. De ce voyage-là, elle ne rentrera pas. Et le monde continue, continuera de tourner. Étale, désormais, égal à lui-même.

Cela s'appelle l'absence à tout jamais, immense.